

La matinée était jeune encore et la scène s'éclairait d'un jour verdâtre qui n'était pas complètement parvenu à se défaire de ses sombres oripeaux nocturnes. Un homme se tenait adossé à un châtaignier, le couteau de vendetta à la main gauche et l'épée dans la droite. Il avait une quarantaine d'années. Solide et d'allure redoutable, il était vêtu comme un soldat qui n'a guère eu le temps de faire toilette. Son baudrier de cuir avait connu des jours meilleurs ; de longues éraflures indiquaient qu'il n'avait rien d'une décoration. La large mèche noire qui s'échappait du lacet dans lequel ses cheveux étaient noués accentuait son farouche visage. Derrière lui, trois hommes se groupaient pour faire face à une nombreuse troupe de cavaliers qu'on entendait distinctement arriver en veillant à garder au centre le plus jeune d'entre eux. Ce dernier se distinguait par une mince et pâle figure enfiévrée, pour l'heure, de l'ardeur du combat et de la course qu'il menait. Sa vie était en jeu, il avait surpris un secret dont il n'aurait pas dû avoir connaissance ! Depuis, on le recherchait. Son très haut front saillant et son nez remarquable n'auraient été que rudes sans la mobilité extraordinaire des yeux sombres qui semblaient tout saisir en même temps. Le jeune capitaine était maigre et de taille moyenne, mais il n'était pas celui qu'on redoutait le moins des quatre fugitifs.

– Commandant, sauvez-vous, nous les retiendrons ! hurla le plus vieux qui voyait apparaître en contrebas de la montagne les premières têtes de leurs poursuivants.

-Il n'en est pas question Santo et tu me fais insulte d'y penser ! répliqua, sèchement, le soldat indompté.

Leurs ennemis les entouraient à présent, bien supérieurs en nombre à leur petit groupe, mais c'est en contournant le rocher auprès duquel poussait l'arbre que l'un d'entre eux parvint à se saisir du jeune homme en lui plaçant le pistolet sur le front.

– Tu es fait, rends-toi ! Ta messe est dite, n'entraîne pas tes amis dans ton malheur !

– Honoratu, tu es un traître et tu sers la cause d'un traître, tue-moi ici si tu le désires ! lui répondit fièrement le prisonnier tandis que la haine brillait dans ses yeux.

Les deux hommes semblaient ressentir une telle aversion l'un pour l'autre que tous ceux qui se trouvaient là, à présent, attendaient en tremblant le dénouement d'un drame dans lequel les trois compagnons du jeune fugitif n'avaient aucun rôle, immobilisés par la troupe qui était arrivée. Il était évident que la mort les cernait. Leur maigre bagage reposait au sol, abandonné dans l'ardeur du combat et un paquet avait roulé sous le rocher auquel l'arbre s'adossait formant, à sa base, une sorte de grotte minuscule.

– Personne ne bouge ! entendit-on hurler et, ceux qui étaient les assaillants la minute précédente, étaient maintenant les assaillis car une formation plus nombreuse, armée jusqu'aux dents, les avait pris à l'improviste, profitant de l'émotion de la capture pour les surprendre. Aucun de ceux qui se trouvaient là n'avait rien compris à ce qui venait de se passer.

– Félix ! Jamais je n'ai été aussi heureux de te revoir ! s'exclama le capitaine en se jetant dans les

bras de celui qui arrivait et qui avait écarté le bouillant Honoratu de son ami.

– Il n’y a pas de temps à perdre, ils sont tous après toi... Il faut fuir et reprendre la mer. Un bateau t’attend à Ajaccio ; tes parents, prévenus, vont t’y précéder. Dépêche-toi !

Les hommes se séparèrent en deux groupes, une partie d’entre eux couchant les prisonniers en joue, l’autre comprenant le groupe de fugitifs qui étaient montés en selle et qui filaient en direction d’Ajaccio.

-Qu’est-ce qu’on fait d’eux ? demanda l’un de ceux qui restaient avant qu’ils ne s’éloignent, en désignant ceux qui étaient restés sur place.

– Vous les gardez jusqu’à demain et, quand le commandant sera loin, laissez-les libres ; il y a dans cette troupe, des petits parents qu’il me déplairait de voir occire *avà*, répondit celui qu’on avait appelé Félix.

Parce qu’en Corse, qu’on le veuille ou non, quoi qu’on fasse, on a toujours un petit parent en face de soi.

Du navire, il regardait les côtes de son île pour l’ultime fois ; le jeune commandant pensait à son destin et au précieux paquetage qu’il avait abandonné sous un rocher auprès duquel il avait manqué perdre la vie.

Porto-Vecchio, 2008

La lumière diffusée par la lune était si intense que les deux gosses pouvaient se diriger sans l’ombre d’une hésitation. Ou, du moins, leur hésitation n’était-elle pas due à des problèmes d’éclairage. Car, ils titubaient

sérieusement. Il était près de trois heures du matin. L'un et l'autre étaient vêtus de noir des pieds à la tête, le plus grand portait un manteau de cuir. Tous deux avaient des cheveux très longs, raides, lisses, luisants, inhabituels en ces contrées, assortis d'un teint très blanc. Ils arboraient la maigreur des membres trop vite jaillis qui n'ont pas encore pris leur volume définitif et étaient voûtés comme d'interminables vieillards pâles.

Ils avancèrent d'allées en ruelles quelque temps puis parvinrent enfin au but de leur déambulation : une impasse sordide, entre deux immeubles malpropres, au fond de laquelle des poubelles verdâtres dégueulaient leurs contenus dans une anarchie malodorante et foisonnante sur laquelle s'agitait l'ombre furtive de rats à l'affût d'une pitance. Ils s'adosèrent, s'affalèrent plutôt, contre le mur sale et l'un sortit de sa poche une bouteille de vodka qu'ils sifflèrent largement. Ils lampèrent, cependant, sans plaisir comme on accomplit une action dont on doit se débarrasser vite et scrupuleusement puis, la chaleur de l'alcool aidant, ils se volèrent le flacon, se saoulèrent consciencieusement, voluptueusement, comme on se noie dans l'eau d'un bain qu'on trouvait d'abord trop chaud et dont on ne veut plus s'extraire ensuite. Leurs ombres démesurées longeaient la construction comme des êtres fantasmagoriques supplémentaires qui auraient patiemment attendu pour leur sauter dessus. On entendait au loin le vrombissement ponctuel et lent de voitures ectoplasmiques.

Quand ils furent complètement ivres, ils découvrirent leurs bras malgré la fraîcheur de l'obscurité, remontèrent leurs manches et, celui qui portait la veste

de cuir, s'entailla avec une arme étrange, compliquée de courbes et de pointes, qu'il passa à son compagnon qui fit de même. Ils croisèrent leurs deux extrémités, quelques murmures à la lune, à la nuit quelques incantations et chacun d'entre eux appliqua ses lèvres sur la blessure de l'autre. Ils burent leur sang. Ils le burent et le liquide rouge se mélangea dans leur ventre avec l'alcool dont ils étaient déjà pleins. La cérémonie rappelait à la fois les rituels d'initiation amazoniens, aussi bien que les films de vampires, rien n'y manquait.

Un bruit ! Une voiture de flics qui tournait dans le quartier ; soudain, deux hommes en bleu fusèrent à l'entrée de l'impasse. Leurs torches balayèrent l'espace mais n'éclairèrent rien de plus que les deux adolescents ; elles ne faisaient qu'aveugler ces deux faces de requiem jaillissant de l'ombre des poubelles. Des figures spectrales clignotant des yeux ridiculement comme des hiboux réveillés abruptement.

– Encore vous ! s'exclama un des représentants de l'ordre, mais ils font quoi vos parents ? Cela finira mal ces jeux. À couper au hasard, un de ces quatre matins, on va trouver un de vos cadavres saigné à blanc à côté d'un tas d'ordures. Et ils se saisirent des carcasses molles d'adolescents trop vite poussés en graine, la bouteille avait roulé, personne ne s'en souciait ; les deux apprentis vampires, eux-mêmes, étaient las, exténués, consentants. Ils marmonnaient cependant, c'était de leur âge, les très jeunes et les très vieux accordent à la parole une valeur qu'elle n'a peut-être pas.

Chapitre I

1794, aux environs de Bocognano

L'enfant avait le visage levé vers le ciel, semblant y adresser des péans désespérés. Jamais, il ne retrouverait la chèvre avant l'orage ! Les chiens errants l'avaient écartée depuis une grande heure déjà et il n'était pas improbable même qu'ils l'aient tuée. La meute rôdait autour des bergeries depuis deux bonnes semaines, générant de considérables dégâts. Le jeune garçon *un si senti micca* de justifier la perte d'une tête de bétail supplémentaire. Seulement, il craignait presque autant l'orage que les colères du *babbu*. Il avait eu plus d'une fois l'occasion d'observer la foudre fondant sur l'orgueil d'un rocher, ou l'élan d'un arbre trop tendu vers le ciel, ne pouvant jamais s'habituer à ce spectacle, restant longtemps tétanisé et tremblant, recroquevillé sur lui-même, de peur que ce soit lui, que Dieu montre du doigt à son tour. Qui pouvait savoir sur quoi se déclencherait la colère de Dieu ? Si Dieu existait, c'était le plus humain de tous les hommes, donc le plus injuste ; ainsi, le voyait l'enfant et la vie n'avait cessé de lui donner raison.

Il courut de toutes ses forces tandis que ses poumons s'embrasaient. Il entendit avec désespoir des aboiements se répercuter sur le granit, très loin. Il se plia en deux, un point de côté lui sciant le ventre.

Comme pour y faire écho, le tonnerre éclata encore une fois. *Avà !* Rien à faire, il ne rattraperait pas

cette bête et se ferait caresser du *bastone*. La déflagration fulgurante s'abattit sur une dalle en surplomb à quelques centaines de mètres de l'endroit où il se tenait à ce moment-là.

Ce fut trop pour le petit qui s'enfuit à toutes jambes, roulant la pente qu'il avait mise des heures à graver, courant, tournant, dévalant, tombant comme si le feu mangeait le tapis de maquis sur lequel il posait les pieds et soit sur le point de l'atteindre. Il trébucha, le front portant durement en avant. Il sentit sa peau éclater et quelque chose de chaud se répandit sur son œil. L'incident le réjouit sans qu'il s'en rendît compte. Peut-être son père serait-il moins dur devant le pitoyable état dans lequel il le verrait revenir. Oh ! Non qu'il croie vraiment que le *babbu* pouvait s'amollir à la vision de la douleur d'un autre, à plus forte raison de la sienne, mais peut-être... Le laps de temps qui séparait la violence de l'éclair et le gong du tonnerre se fit si bref qu'il eut la certitude que la foudre était très proche de lui. Alors, brutalement, des flèches cinglantes, tranchantes, glacées, tombèrent en buisson de roseau. Denses, intenses, impénétrables, trouées uniquement par le seul éclat de la lumière trop vive, elles paraissaient barrer le passage plus sûrement qu'une grille de prison. L'enfant se jeta dans le premier trou qu'il vit et qui lui semblait un peu abrité. Le fond en était empli de liquide de ruissellement mais, au moins, il était un peu à l'abri des éléments déchaînés qui lui faisaient si peur. À l'abri du ciel, il se recroquevilla dans l'eau glacée, mit les mains sur ses oreilles et attendit.

Entre les cailloux et le sable qui bougeait dans la flaqué, il sentit quelque chose de métallique entrer en contact avec la peau durcie de ses talons. La pluie occultait la lumière et, bien qu'il eût plongé le bras entier dans la boue, il ne trouvait rien. Pourtant, il était absolument sûr de n'avoir pas rêvé. Remuant les jambes d'un coup, il fut dessus. Une petite cassette de métal épais martelé grossièrement portant une lourde serrure émergeait de la mare. Il la saisit.

Un autre éclair fit pleurer le monde, il oublia l'objet aussitôt qu'il l'eût placé dans le petit paquetage qu'il véhiculait noué autour des reins dans une grande toile roulée. Un couteau, un peu de ficelle, une pierre à feu, un sifflet de roseau, voilà tout son viatique. La boîte large mais plate rejoignit le reste de ses trésors sans qu'il y songeât davantage.

Combien de siècles resta-t-il ainsi, ramassé sur lui-même, tremblant de froid et de peur ? Ses chausses de futaine, la lanière qui les retenait imbibées d'eau le sciant à la taille, sa chemise de toile grossière lui meurtrissant la peau aux endroits des dures cassures, ses cheveux même, hérissés et gouttant de pluie, tout lui était inconfort et douleur. Le temps, dont c'est l'emploi, passait, cependant, aussi indifférent à l'inconfort, à la douleur qu'à l'humide ou au mal, bien que l'enfant le trouvât fort long. Il claquait des dents et ne cessait de s'inquiéter de la chèvre.

Tout s'arrêta d'un coup.

Le soleil jaillit en étuis de jonquille un jour de printemps ; les gouttes jouant les miroirs et les diamants, avant de mourir en vapeur, se doraient dans la lumière. Tout étincelait, tout sonnait, tout vivait, revivifié de

cette eau et, peut-être, de cette peur. On oublie le mal dans le bonheur. Le petit sortit timidement de son trou et fit quelques pas engourdis.

Ah ! La chèvre !...

Il lui fallut encore une heure de marche avant d'en trouver la carcasse. Les chiens n'avaient pas eu le temps de l'attaquer, apeurés, vraisemblablement, par l'orage ; ils l'avaient égorgée, mordue un peu et abandonnée, sûrement à la recherche d'une autre proie. Le petit berger réfléchit. Il était industrieux comme le sont ceux à qui la nécessité a tout enseigné. Il trouva non loin de là deux fortes branches qu'il lia en V avec le cordon qu'il portait autour de la taille et qu'il ne quittait jamais. Il plaqua la bête au milieu et l'attacha d'herbes sèches et de lianes de ronces qui lui déchirèrent les mains puis se plaça à la pointe du brancard improvisé et s'en chargea.

Raconter qu'il souffrit ainsi, lui qui était si jeune— il n'avait que huit ans -, dire que chaque pierre fut pour lui une torture, n'est rien. Dans cette pente aride, il allait freinant le convoi de ses talons frottant le sol, tirant, poussant, décoinçant, grimaçant, épuisé, éreinté, brisé... Il espérait que le fait de ramener la viande, de n'avoir pas perdu complètement l'animal lui vaudrait hypothétiquement la mansuétude du *babbu*, de « l'Ogre » l'appelait-il en lui-même depuis que le colporteur, le *tragulinu*, lui avait dit le conte du Poucet, le *Pollicinu*, un soir qu'il était encore dehors et où il l'avait invité à son feu entre deux rochers. Pris de pitié, l'homme endurci, qui en avait vu bien d'autres, lui fit l'aumône d'un pain de châtaigne et d'un conte. Peut-être pourrait-il reprendre sa place

auprès du foyer, manger un peu de soupe, s'endormir dans le confort relatif de la terre battue chauffée au feu... En sécurité sous le regard de l'adulte, pour une nuit supplémentaire...

Il marcha longtemps car il était allé fort loin et la charge était lourde, mais il finit, bien avant dans la nuit, par parvenir à la mesure.

Par la cheminée sourdait la fumée froide des flammes qui se meurent. Tout était silencieux avant que le chien ne commence à s'énerver au bout de sa chaîne. Il n'osait pas frapper, pris soudain de peur et de faiblesse. Il n'avait rien mangé depuis le matin et, encore, la soupe était-elle bien claire et peu suffisante pour permettre à son organisme en formation de calmer sa faim. Le molosse enragé de clausturation et de privation aboyait à réveiller les morts. Alors, le petit distingua du bruit issu de l'intérieur de la maison. Son cœur se serra. De toute façon, il faudrait bien en passer par là, à un moment ou à un autre ! Il entendit le pas lourd du *babbu* prendre de l'ampleur, la porte grincer ; elle n'était pas verrouillée, elle ne l'était jamais. Il connaissait parfaitement le sort qui le menaçait, ne se faisant aucune illusion sur sa réaction. On n'avait pas attendu qu'il grandisse pour faire de lui un homme, à grands coups de poing, de bâton ou, à défaut, quand il n'était pas à bout touchant, de jets de bouteilles ou de bûches. Le *babbu* ne lançait jamais rien qui pût lui servir plus tard. Les seuls gestes de tendresse qu'on lui avait prodigué, c'était de pousser vers lui son assiette de soupe, sans un regard. Il n'y en avait pas eu d'autres mais, à la décharge de celui qui s'était comporté de la sorte, c'est qu'il ne connaissait

du monde que ces gestes-là car, lui-même, n'avait pas eu d'enfance meilleure. L'homme disait que si, lui, avait survécu, s'il était aussi solide et aussi dur à la peine, c'est que la recette n'était pas si mauvaise que cela. *Va bè !* Nietzsche sans le savoir...

Ce qui ne tue pas rend plus fort.

De toute façon, en cet animal-là, la cervelle parlait peu, la nature beaucoup ; le comportement précédait la réflexion et, s'il arrivait qu'il en ressentît des regrets, il prenait la bouteille de vin rouge sur le potager gras de la cuisine et, après quelques verres, tout se fondait dans une bienveillante indifférence rouge et parfumée.

Iè, l'avait-il voulu seulement ce gamin famélique avec ses grands yeux effrayés ? Non ! La femme qui le lui avait fait l'avait déposé un jour avant de disparaître, ne lui ayant donné que son prénom et un peu de linge. Elle ne s'était pas retournée. Elle n'avait pas cherché à comprendre s'il avait besoin d'un enfant. Elle, n'en avait pas besoin.

Il n'avait pas douté que le gosse fût de lui malgré ce qu'il savait d'elle. Une fille de coin de rue, trop vite fanée, qu'un client violent avait rendue borgne et boiteuse et qui avait été traîner sa misère quelque temps chez lui. S'occupant indifféremment des animaux et de lui, montrant à chacun la similaire et morne patience sans dégoût comme sans passion, elle vaquait à ses tâches en silence.

Un jour, pour rien, il s'était mis en colère, l'avait frappée. Pour rien, ou alors juste pour endiguer le flot lent des jours lents où il lui semblait s'enfoncer comme dans de la vase. Elle avait levé sur lui ses yeux jaunes de chien poubelle. Le lendemain, il n'y avait

plus rien d'elle dans la maison grise perchée sur la montagne. Comme s'il elle n'avait jamais été là. Plus tard, alors que le soleil se penchait sur le sommet des monts, il l'avait vue de loin s'avancer sur les chemins empierrés, marchant de son pas égal, aussi morne dans sa démarche que si elle n'avait jamais connu de chaleur, de soleil ou de tendresse humaine et, peut-être, était-il vrai qu'elle n'avait jamais connu rien de cela. Elle portait un paquet de chiffons dans les bras.

– Il s'appelle Joachim !

Sa voix rauque et cassée par l'alcool, les excès, la douleur et le désespoir, avait grincé comme le fer rouillé à la margelle des vieux puits. Elle avait posé le paquet entre ses bras à lui et s'en était retournée, peu soucieuse de la nuit tombante, du froid qui allait poindre et de ce qu'il adviendrait désormais de ce bébé. Il est certains cœurs qui ont été tant heurtés qu'ils ne savent plus que l'indifférence minérale des plantes et, encore, est-ce bien car les animaux blessés souvent mordent. Elle était partie dans la nuit de son pas indifférent et n'avait plus jamais réapparu.

L'homme était resté immobile ; le destin prend bien des chemins, un enfant, pourquoi ou pourquoi pas ? Mais pour faire quoi ? Un enfant dans sa vie à lui ? Il ne s'interrogea pas sur sa capacité éventuelle à s'attacher à cette chose étrangement calme qui reposait entre ses bras en l'observant de ses yeux hagards. Il se demandait juste comment il allait faire matériellement et à quoi ce gosse lui servirait. Finalement, il posa le nourrisson au centre du lit, à l'intérieur de la maison ; puis, d'un même pas tranquille, il se dirigea vers les monts, derrière lui, s'enfonçant dans l'obscurité. Il

revint à la nuit noire, traînant au bout d'une corde une chèvre aux mamelles gonflées. Si le gosse avait vécu et s'il avait grandi... Il ne le devait qu'à lui-même.

Joachim tremblait. Quelque chose dans la lourdeur du pas, dans le ralenti de l'instant ou dans une noirceur supplémentaire de cette nuit-là, lui disait de s'enfuir ; il avait un mauvais pressentiment. Il serrait le coffret contre lui comme un talisman capable d'éloigner la peur qui l'envahissait. La porte s'ouvrit. Le vieux était à faire peur. Un éclair zébra le ciel au loin éclairant fugacement le brancard de fortune, le cadavre de l'animal, le petit grelottant, les murs lépreux de la mesure, le sol de terre battue labouré par les poules, la misère et la solitude arides du lieu. La bûche s'abattit.

Un autre éclair, le tonnerre, la pluie.

L'homme comblait le puits ; malgré l'eau qui lui ruisselait sur le visage, les épaules, qui l'aveuglait, il persévérerait dans sa tâche ; il fallait qu'elle s'accomplisse cette nuit. Ce puits-là était sec depuis nombre d'années déjà, bientôt ce ne sera plus un puits. Il y jetait tout ce qu'il touchait, rocher, terre boueuse, débris de toutes sortes ; il mettait de l'ordre en quelque sorte.

L'enfant était là, au fond, portant une vilaine plaie qui ne saignait plus à la tête ; serrant toujours sa cassette contre sa poitrine, il gisait sous vingt mètres de gravats, de pierres et de tout ce que son père trouvait sous la main. Il n'aura plus jamais ni froid, ni faim. Il y a des destins qui n'ont jamais commencé, c'est un peu comme s'il n'était jamais né. Qui déjà se souvient de lui ? L'enfant est indifférent au mal comme au bien,

la chèvre avait plus de valeur que lui. Si ce n'avait été la chèvre, du reste, cela aurait été pour une autre cause, une cause logée dans l'histoire de cet homme qu'on n'avait pas traité autrement mais qui, lui, avait été plus résistant. L'histoire humaine s'écrit en phrases longues, avec des points-virgules, des virgules et des points de suspension. L'enfant est une ellipse, cette zone de silence qui pèse parfois plus que les mots. Beaucoup plus que les mots.

Chapitre II

1795, aux environs de Bocognano

Il en va des silences comme d'une boîte de chocolats. Il en est de crémeux, d'onctueux, de suaves comme il en est d'épais, de pâteux, de gluants. Silences écrins, silences ouate, silences bulles de savon, silences blancs et silences noirs, sapience des silences, silences qui étouffent, qui bouffent, qui phagocytent, silences de nuit profonds et ténébreux, silences de jour qui n'en sont jamais vraiment, silences qui font mal, silences qui font bien, ce qu'on tait quand on ne dit plus rien. Silences qui restaurent ou, d'autres, qui donnent la mort. Qu'est-ce que le silence ?

Le silence, dit-on, est l'absence de son. Nous ne connaissons jamais le silence. Il y a le bruit du cœur qui bat, le bruit du sang dans les tempes, le souffle léger du vent, le froissement de la feuille, le miaulement lointain du chat, l'aile de l'oiseau qui claque, le grillon quelquefois, le drap qui se froisse, la main qui se déplie et qui frotte, la goutte qui tombe, la souris qui trotte, le rat qui ronge, le cri de la hulotte et toute cette vie silencieuse qui refuse de se taire. Pas de silence. Alors ?

Le silence est une autre façon parfois de décrire ce mur de la solitude qui se dresse devant nous quand les mots ne disent plus, ne murmurent plus, quand on n'est plus entendu ou plus compris, quand on parle

pour ne rien dire, quand on parle une autre langue, quand simplement on ne parle plus.

L'homme était assis sur le banc de pierre un peu moussu, un peu fendu de tant de temps passé au soleil. Il se reposait, profitant du silence et du repos, comme la terre jouissant de la pluie. Il aurait pu prier. Ici, cela n'aurait pas été déplacé mais ce n'était pas le cas, il se satisfaisait simplement de regarder le spectacle de l'existence. Ce frémissement de l'herbe qui se déplie, ce soupir de la feuille qui s'agite. Le mur était froid derrière son dos, grise la pierre, verte la mousse, froid le mur sans soleil, chaque jour pareil, les pas dans les pas ; le calme était là.

Un cèdre antique poussait au centre du patio ; il était si haut qu'il avait depuis longtemps atteint la faite du toit, élevé cependant. Maigre et ascétique à la base, il s'épanouissait sous la chaleur et la lumière. C'était un bel arbre ancien. À ses pieds grimpaient un rosier qui portait une rose unique, blanche. Un éclat de lumière comme une écharde, comme une douleur pâle. Le ciel trop bleu se posait là-haut comme un couvercle ; l'homme pensait, quelquefois, qu'aucune prière ne pouvait monter vers aucun dieu car ce ciel l'arrêtait, comme une porte plate de fer-blanc. Ce n'était pas grave. Il n'avait jamais été prouvé que la prière ne fasse d'autre bien que d'apporter la paix à celui qui l'avait dite. La paix était en ce lieu. On y disait beaucoup de prières. Mais l'homme qui était là n'en disait pas. Il n'était pas non plus en paix.

2008, Bonifacio

Pierucci avait les pieds sur l'appui de sa fenêtre. Il songeait ailleurs. Il songeait d'ailleurs beaucoup ces derniers temps mais toujours ailleurs. Les temps avaient changé, son métier aussi. Il avait refusé la promotion qu'on lui avait proposée à la fin de l'enquête de Levie et avait dû, ensuite, faire intervenir quelques amis dans la politique pour rester encore en poste à Bonifacio à la suite de son second refus, quand le sort du « Tueur de douleur » avait définitivement été scellé. La carrière, l'ambition, si jamais il en avait eu, lui étaient passées. Se promouvoir, grimper sur la tête des autres, être un « superflic », ce n'était pas son truc, une course qu'il n'avait jamais commencée. Il ne retenait aucun des sigles qu'il devait ingurgiter, banques de données de ceci, F.N.A.E.G., brigades spéciales, d'intervention, de recherches, de ceci et de cela. Il gardait une fiche plastifiée au milieu d'un tas de fiches plastifiées rien que pour ça, mais l'évidence était que ses méthodes n'étaient plus en accord avec celles qu'on voulait lui imposer et, le pire, c'est qu'il s'en foutait. En plus, il y avait Angelo qui faisait sa vie ici et qu'il n'avait nullement envie de déraciner ; il y avait Sofia, qui enrochait sa liberté à sa maison de granit, allant et venant entre l'Italie et lui ; il y avait le son si particulier des vagues en bas de son bureau quand le vent poussait la mer dans le goulet comme s'il voulait l'inonder, il y avait les coutumes locales, les parlers, les couleurs et les odeurs qui lui donnaient la certitude qu'il avait trouvé un port. Il y avait aussi cette immense lassitude que lui inspirait l'agitation humaine, qu'il n'arrivait

plus à considérer sans cette distance de spectateur qui lui interdisait toute implication.

Mais, on lui avait envoyé un commandant de gendarmerie qui trouvait qu'il n'était pas à sa place et que, les enquêtes, ce n'était plus pour lui. Beaucoup d'ailleurs trouvaient que la gendarmerie valait mieux qu'eux... On lui faisait parvenir des dossiers pesant deux kilos dont il devait tirer d'ascétiques rapports expurgés à l'os mais qui devaient tout contenir ; alors, bon gré mal gré, il passait devant le clavier un temps considérable. Bureaucrate, voilà ce qu'il était devenu, un bureaucrate. Il ne voyait plus personne, il lisait, prenait des notes, biffait des cases, remplissait des rapports. C'était ridicule. Il s'en foutait.

Au début, il ne s'était rendu compte de rien, tout occupé de donner à son fils une vie régulière et tout empli du bonheur de retrouver, enfin, une forme de paix. Il s'était mis à lire les philosophes. Il pratiquait un temps bergsonien où le présent s'engrosse du passé pour proposer l'avenir. Il avait appris la présence, la responsabilité, la douceur, tous ces gestes qui bâtissent les souvenirs des enfants quand les parents ne sont plus là ; ce réseau de permissions et d'interdictions, de douceur et de fermeté qui permettent à l'individu de se construire. Il avait tenté d'enrayer la terrible malédiction de sa famille avec ce cadeau du Ciel : Angelo. Parfois, il se demandait si on peut contrarier l'inéluctable, s'il était assez fort pour retarder les malédictions et puis, il allait de l'avant et cessait de se poser des questions.

Quand il avait vu le dossier de plus... Le dossier de trop, sur son bureau, quand il avait croisé, une fois

de plus... Une fois de trop, le regard du commandant Grangier, nouveau promu à la gendarmerie, il avait été comme aveuglé. L'obscurité rend la lumière insupportable. Depuis, il songeait mais il songeait ailleurs.

Hier, Angelo avait démonté la tête à un de ses petits camarades avec une joie communicative. Pourquoi l'avait-il fait ? Parce que l'autre lui avait proposé un paquet de cigarettes pour la modique somme de 15 €.

– C'est le fait qu'il te propose de fumer qui t'a mis en colère ? avait demandé le père à son fils.

– Non ! C'est le fait qu'il me prenne pour un con ; 15 € le paquet, alors que n'importe quel grand du collège peut me l'acheter pour le prix normal plus 10 % ! *Un mi cunnosco micca questu !* Il ne me connaissait pas celui-là ! Je déteste qu'on me prenne pour un con et qu'on me le fasse savoir.

Il parlait aussi sérieusement que s'il était déjà grand. Certes !

La musique chantante de la voix très particulière du garçon ne cessait jamais d'émouvoir Armand. L'enfant muet avait été opéré avec succès ; il parlait, parlait, ne cessait de parler, comme s'il avait tout ce silence à rattraper. Le commissaire se secoua, se rendant compte qu'il était de son devoir de ne pas accepter la réponse telle quelle, sans réagir ; c'était son rôle. Bien qu'il n'ait pu, au passage, ne pas admirer la logique de la réplique, c'était l'évidence ; il s'obligea à gourmander le petit. C'était son rôle de père tout de même.

– Angelo ! Tu n'étais pas obligé de le frapper.

– Non ! *Veru*, mais lui, c'est Pascal !

– Ah ! Ce qu'on appelle un « argument d'autorité » ! répondit le commissaire en hochant la tête.

Pascal, c'était l'ennemi, l'« anti Angelo », le terroriste de la cour de récré, celui qui blasphémait sur la police, la justice et l'autorité, celui qui jurait qu'il lâcherait de la *frasca* comme s'il en pleuvait, mais que ce n'était pas lui qui travaillerait, pas assez débile pour cela. Il en trouverait d'autres pour le faire à sa place et, lui, il *passerait traire la vache*. De la graine de bandit. Les querelles entre les deux garçons étaient innombrables, n'avaient jamais d'autre motif de fond qu'une animosité viscérale et fondamentale... Pierucci partageait les avatars de la vie de l'école avec délectation.

Il avait tant à rattraper.

Qu'allait-il faire à dîner ce soir ? Mikaela devait passer et remplir le frigo ; y avait-elle pensé ? La jeune employée était enceinte de son quatrième enfant : il leva les yeux au ciel ! Lui, un lui suffisait largement et, malheureusement, elle se souciait beaucoup moins de lui ces derniers temps. Le petit n'était pas difficile mais tout de même... Et d'humeur vagabonde en pensée folâtre, pratique ou ordinaire, la nuit tomba. Rien d'urgent ne le retenait plus au bureau, il ignorait où sa troupe de collaborateurs s'était dispersée ; à vrai dire, il s'en foutait. Il ferma.

Il prit le tournant qui montait vers sa maison, avec la même bouffée de tendresse, le même soupir de contentement qui ne l'avait pas quitté un seul jour depuis que le petit vivait avec lui. Il gara la voiture sous l'abri qu'il avait fabriqué et autour duquel courait la glycine et c'est en sortant qu'il se rendit compte que quelque chose n'allait pas.

Où était « Clébard » ?

Il devait toujours conduire particulièrement prudemment sur son chemin car le chien n'avait jamais voulu se résoudre à croire au danger des voitures et s'acharnait quotidiennement à vouloir mordre les pneus, mettant ainsi sa vie en danger. Or, il n'était pas là. Il ne mordit pas les pneus. Il ne fit pas non plus de fête à son maître qui sentit quelque chose se nouer en lui. Son fils, qui arrivait avec le car, l'avait précédé dans la maison ; il l'appela.

– Figliolu, tu as vu le chien ?

– Non, je suis allé dans le jardin, j'ai fait le tour et je ne l'ai pas trouvé. *Un l'aghju micca truvu*, lui répondit le gosse de l'étage. Depuis qu'il avait été enlevé quelques années auparavant, le bâtard ne s'éloignait plus. En outre, Pierucci avait récupéré « Nimu », le curieux chien du sculpteur Ludovicu, depuis que celui-ci était entré en maison de retraite car il ne pouvait plus vivre seul. « Nimu » était un animal particulièrement avisé, qui attendait toujours devant la porte, levant sur les arrivants un regard de philosophe blasé et triste. Peu démonstratif, il s'était laissé adopter. On ignorait s'il avait lui-même adopté qui que ce soit. Mais, jamais, il n'avait fui. Cependant, il était seul sur le seuil ce soir-là.

Il y avait quelque chose qui n'allait pas.

La curieuse bête pencha la tête et prit la direction de l'arrière de la maison.

– Angelo ! Viens !

L'enfant descendit en courant les marches, le bisa rapidement et courut dehors à ses côtés. Mais, le canu corsu, après s'être assuré qu'on le suivait, repartait en direction des rochers qui dominaient la propriété. Ils

n'eurent pas long à marcher. « Clébard » arrivait tant bien que mal, sur trois pattes, s'arrangeant comme il le pouvait d'une extrémité manifestement brisée. Le petit réfréna l'envie qu'il avait de se jeter à son cou. Ils reconduisirent l'animal tout doucement, le laissant aller à son rythme, jusqu'à la maison. C'était une longue histoire d'amour que l'histoire de ce chien. Une histoire de tendresse et d'agacement parfois, de crainte aussi quand il filait, de joie, souvent, tellement de joie ! Un petit bâtard mal foutu, au poil planté comme du riz dans un marais par une main débutante ; le Créateur avait trop bu au jour de sa conception, il avait produit un chien comme il aurait fait directement une pomme blette, un chien mal bâti qui ne ressemblait à rien. Mais cette bête semblait être la porte magique d'un autre univers, celui d'un amour immodéré pour le monde, tous ses épigones et son maître en particulier.

Un chien ordinaire quoi !

Mais ce chien avait le regard opaque et la patte brisée.

À Porto-Vecchio, la clinique possédait un service d'urgences. Le père et le fils s'y rendirent. Le docteur les reçut avec gentillesse ; il fallait garder l'animal pour la radio. Du coup, ils se payèrent une pizza ; le petit s'en régala.

Le lendemain, chacun reprit le cours de ses activités, le cabinet devant téléphoner pour avertir des suites et de l'heure où la bête pouvait être ramenée.

Morales, le lieutenant préféré, était déjà installé, il rentrait à peine de vacances ; frétilant et l'œil frisé, il avait récupéré dans ses montagnes pyrénéennes l'énergie qui lui était nécessaire. Finelli arriverait plus tard,

comme la secrétaire, qui avait encore changé ; aucune femme ne tenait dans ce poste, non qu'ils fussent tous particulièrement difficiles à vivre, mais c'était comme cela, le bureau était maudit du côté du secrétariat. Bref, la vie continuait dans ses alternances de saisons, de folies estivales et d'hivers mornes et longs où il ne se passait pas grand-chose ; à part quelques interpellations d'escrocs tellement connus de tous, tellement notoires et tellement libres et depuis si longtemps, qu'on était tout étonné qu'ils fassent enfin quelques jours de tôle. Il y avait probablement eu une mutation au palais de justice, un nouveau « Zorro » avait pris son poste ou alors c'était une affaire de Marseille qui se répandait. Rien capable d'émouvoir les foules locales qui contemplaient ces entrées et sorties avec une placidité fataliste et presque amusée sans s'y attarder plus que cela.

De toute façon, tous avaient la tête tournée en direction des élections municipales. Le maire sortant ne se représentait pas, les listes offraient un panel de personnalités plus ou moins controversées, soit par leurs affiliations familiales, leurs compétences ou par leurs biographies personnelles. Le choix serait difficile et les passions violentes. Les élections sont un sport national particulièrement prisé en Corse et, de fait, le match avait commencé tôt. Tous *vulè a botta peina è a mollie briaca*, le beurre et l'argent du beurre, comme on dit en français. Pierucci, il s'en battait, mais grave ; en bref, « bonnet blanc et blanc bonnet ».

Si les uns affichaient clairement leur appartenance à des familles trop connues, les autres ne convoitaient le siège que pour asseoir un appétit dont personne ne

doutait, alors ? Beaucoup de bruit pour rien ; *cisima rumore per niente*, aurait-il pu dire si le titre de la pièce n'avait été de Shakespeare. Lui, il se plongeait dans « *Les Pensées pour moi-même* » de Marc-Aurèle et cela lui faisait du bien. Il n'arrivait pas à comprendre qu'on put désirer se hisser sur les autres sans motif louche ; donc, au final, il ne votait pas.

La porte de son bureau s'ouvrit à la volée, laissant passer un Morales hirsute et manifestement déstabilisé. Pierucci, qui avait sursauté, se retourna :

– Ils ont tué le curé ! lâcha le Basque.

Manifestement, qu'on tue les prêtres l'atteignait personnellement. Peut-être parce que, dans son esprit chevaleresque, on ne touchait pas aux personnes en robe.

– *Annu tombu u prete* ! Quel curé ?

– Ben, le seul qu'il y ait dans le coin, va ! Vous en connaissez des tonnes ici ?

– Boh, moi, les hommes d'Église, pour dire, je n'en connais aucun.

C'était un petit sujet de dissension entre son adjoint et lui : la messe, l'église, les curés, la religion, tout cela, ce n'était pas le souci de Pierucci. Morales était croyant et pratiquant ; il disait que ça l'aidait à supporter ce qu'il côtoyait tous les jours.

Le commissaire répondit que si c'était des gris-gris qu'il lui fallait au gros, il en connaissait de toutes sortes. En Corse, on usait du corail, du sel, de bougies... Ils ne parlaient pas la même langue même si, au fond, Armand l'avait eue aussi à un moment la tentation de la religion ; au point que, depuis qu'il éduquait Angelo, il pensait sérieusement à entrer dans la

confrérie de Saint-Jean-Baptiste. Mais, il aimait bien taquiner son collègue. Cependant, il n'y songea pas ce jour-là tant la nouvelle avait semblé l'affecter.

– On doit se rendre à l'église Saint-Érasme, il a été trouvé dans la sacristie.

Morales avait la voix oppressée.

– Vous le connaissiez ? C'était un ami à vous ?

Morales réfléchit quelques secondes, pesant sa réponse.

– Ce n'est pas vraiment un ami au sens habituel du terme ; il nous arrivait de parler ensemble, mais... vous savez, parfois, j'ai honte ou je me sens mal, quand on n'a pas été assez rapide, assez malin... Il me traîne de vieilles culpabilités, de vieux malaises...

– Ben, un psy, vous y avez pensé ? osa timidement tout de même, Pierucci.

Morales sourit.

– Oui, mais je n'y crois pas, c'est ça le problème, alors qu'en Dieu, j'y crois !

– Alors... répondit l'autre légèrement déstabilisé, donc, vous parliez ?

Pendant qu'ils échangeaient ces propos, ils avaient dévalé les marches et étaient montés en voiture alors qu'ils n'avaient guère qu'une centaine de mètres à accomplir. De plus, compte tenu des problèmes qu'on avait à se garer sur la marine, ils risquaient de marcher davantage encore que s'ils étaient venus à pied...

– Oui ! On se voyait, continua Morales comme pour lui-même ; il était né en Pologne, il arrivait qu'il rencontre quelques difficultés, la langue, les coutumes locales, quelquefois même les femmes...

– Il vous parlait des femmes ? Pierucci était abasourdi.

– Cela a changé ! Chez les curés aussi, ils se posent des questions, d'autant que celui-là était dans la force de l'âge. Pas très accessible mais humain et intelligent.

Bien sûr, il n'y avait pas de place près de la montée du Rastellu ; ils se mirent donc en travers, n'importe comment devant l'église et ce n'était pas grave parce que l'ambulance et les gendarmes les avaient déjà précédés. Pierucci leva les yeux au ciel sachant qu'il était à peu près certain qu'il allait retomber sur ce crétin de Grangier qui n'avait qu'une envie : montrer qu'il était du côté de ceux qui donnent les ordres. Pourquoi le commissaire pensait-il au sketch de Jamel Debbouze sur le faux « Coca » acheté, à petit prix, dans une grande surface spécialisée dans les produits qui « ressemblent à, mais qui ne sont que... ». Une copie du Führer, même emballage, même paranoïa, mais petits moyens ; un « J'voudrais bien, mais j'peux point ! ».

Il avait en même temps la lucidité de se rendre compte que, parfois, il lui venait des animosités presque féminines. Quelle importance avait ce « troll » ?

Le prêtre gisait la tête fracassée, probablement par le goupillon en bronze qui servait à bénir, qu'une main distraite avait simplement lancé au sol, l'opération achevée. Il avait le visage contre terre, les paumes posées à plat, et se trouvait de plus face à l'autel, dans une symétrie parfaite avec la porte et la Croix qui le surplombait. N'aurait été le sang qui avait coulé à flot, on aurait pu le croire en prière. Grangier arriva avec sa suffisance habituelle, sanglé impeccablement dans son

uniforme. Le bellâtre dans toute sa splendide horreur. Il les salua d'un rapide signe de tête condescendant.

– Vous n'aviez pas besoin de vous déranger, c'est une petite affaire ordinaire, crapulerie de base, l'arme de fortune était au sol, une conversation qui a mal tourné... Ou alors, on a voulu le voler ? On va vite résoudre tout ça, il n'y a pas de préméditation...

– Le corps est vraiment parfaitement disposé pour quelqu'un qui est tombé accidentellement au cours d'une rixe de hasard, vous ne trouvez pas ? demanda le commissaire qui serrait tellement les mâchoires pour ne pas répliquer au con qu'il en grinçait des dents. Pas un pli dans la tunique, incroyable...

Puis, il choisit de se taire, l'autre n'écoutait même pas.

Morales s'était agenouillé auprès du cadavre après avoir obtenu l'accord du légiste et de ceux de la « Scientifique ». On le voyait sincèrement désolé. La dépouille fut retournée avec précaution par des hommes gantés de caoutchouc qui prélevaient quantité de substances invisibles avec des pinces à épiler, semblant orchestrer autour du mort un balai funèbre du plus étrange effet dans ce lieu.

Un curé assassiné dans une église, cela ne risquait pas d'arranger les problèmes de Morales. Pour de bon qu'il allait finir chez le psy ! De fait, Pierucci était, lui aussi, surpris : en cette terre hautement superstitieuse, à défaut d'être toujours religieuse, le meurtre d'un prêtre était un événement si incongru, si rare et si surprenant, qu'il n'en connaissait pas de précédent. Il ne partageait en aucune façon la conviction de Grangier sur la banalité de l'affaire, au contraire. Les tabous

sont tellement enracinés en l'homme que les vaincre est toujours lourd de sens. Pour l'individu qui en est l'auteur et pour la société qui l'a fait naître.

L'église, de petite taille, s'appuyait à la paroi de la falaise, qui s'effondrait régulièrement. On avait même failli connaître le pire une année à Noël quand le toit avait cédé peu de temps après la messe de minuit.

Tout semblait en ordre dans les lieux ce jour-là, à l'exception de ce corps, absurdement tombé là. Armand prit quelques notes et quelques photos numériques avec le petit appareil dont il avait appris à se servir et qui ne le quittait plus. Le gendarme le regardait avec ironie, comme on contemple le simplet du village, avec un mélange de condescendance, de mépris, de lassitude et d'ennui.

– On l'a vu en compagnie de quelqu'un ? demanda cependant le commissaire, il y a des témoins ?

– Personne ; il a donné la messe de 7 heures, les fidèles se sont dispersés, tout le monde a pensé qu'il se rendait à la paroisse suivante... Aucun témoignage.

– Son... hum... « secteur », s'étend jusqu'où ?

– Je sais qu'il a plusieurs communes en responsabilité mais jusqu'où ?...

– Je ne saurais répondre, nous le verrons bientôt.

Morales s'était redressé et marchait résolument vers la porte. Pierucci salua et le suivit. Il était surpris : son compagnon était l'essence de la rationalité, de la cohérence ; or, depuis l'annonce de la nouvelle, le moins qu'on pût dire était qu'il ne se comportait pas comme d'habitude. Le commissaire prit le volant, ils regagnèrent leur local dans un silence que le conducteur respecta. Cependant, il fut heureux de constater que son

adjoint le suivait dans son bureau et qu'il s'asseyait en face de lui après avoir refermé la porte sur un Finelli médusé.

– Qu'est-ce qui vous arrive, Morales ? Vous êtes incroyablement bouleversé.

– Il y a quatre jours, j'ai passé avec le père Zbikowski quelques instants. Il était très perturbé. Il avait peu de temps mais il m'a raconté les événements suivants me promettant de m'en dire davantage bientôt : il avait rencontré des difficultés de toutes sortes depuis son arrivée ici. Je vous en ai déjà parlé un peu mais cela s'était aggravé récemment. Les dames catéchistes et les diverses bénévoles sur lesquelles le clergé s'appuie, toutes personnes d'un certain âge, ne se faisaient ni à son caractère ni à son accent.

Il faut dire qu'il succédait au vieux Martinelli qui se gardait bien de déranger les habitudes ancestrales, vivant avec sa vieille maman et dont le tranquille égoïsme s'accommodait, tout à fait, d'une indifférence benoîte qui lui permettait de vivre confortablement. Lui, avait décidé de faire du prosélytisme, de reconquérir les troupes ; il reprochait à ceux qui l'entouraient leur tiédeur, il avait un côté missionnaire certain.

Le fait est qu'il en a tant fait qu'il a été appelé par son supérieur, l'évêque, et qu'il s'est fait admonester. Il en a conçu une crise, un état de mal-être et de doute, dont il ne parvenait à s'extraire. Il a donc voulu faire retraite quelque temps dans un monastère proche de Sartène où il désirait s'isoler et retrouver une paix qui lui faisait cruellement défaut.

– Il ne l'a pas trouvée, on dirait, dit Pierucci qui anticipait.

– Si ! Non ! Il s'exprimait en hésitant... Il a découvert là-bas un fait extrêmement dérangeant dont il avait l'intention de me parler. Un fait si grave qu'il se demandait s'il allait enfreindre le secret de la confession et c'était ce dilemme dont il débattait intérieurement qui le rendait si nerveux.

– On dirait que le secret qu'il portait était aussi dangereux qu'il l'avait supposé. Ne vous avait-il rien confié de plus ? Pas de piste sur la nature de ce mystère, sur l'arcanu ?

– Non, je sais juste qu'il a été confronté à ce cas de conscience dans ce couvent, c'est tout.

– Avait-il parlé de cela avec quelqu'un d'autre que vous ? Pensez-vous qu'il a eu la langue trop longue ?

La réponse fusa, instantanée :

– Non ! J'ai la certitude que non ! Il était très fermé, nous étions presque vraiment tombés en amitié. Mais il n'était pas bavard...

– Voulez-vous que je vous donne la responsabilité de cette enquête ? demanda le commissaire songeur.

– Non ! En aucun cas, je suis trop impliqué. J'aurais dû le presser de questions, le pousser à se confier, exiger qu'il me dise ce qui se passait ; il serait vivant à l'heure actuelle... Je suis responsable.

– Parce qu'en deux jours vous auriez tout résolu ? Allons Morales, vous raisonnez comme un enfant, cela ne vous ressemble pas. Il faut monter à ce couvent et faire une enquête...

– J'en suis totalement incapable ! Du reste, est-ce que je n'ai pas interprété ce qu'il m'a dit ?

Il se leva avec brusquerie et quitta la pièce sans se retourner, devant Pierucci ahuri de la brutalité de

l'attitude de son lieutenant. En ce qui le concernait, il n'était pas blindé, non, il s'apprêtait même à le suivre quand le téléphone se mit à sonner. Il hésita et puis, devant l'insistance de l'ordre, décrocha.

– Monsieur Pierucci ? demanda une voix féminine.

– Lui-même !

– Ne quittez pas !

– Monsieur Pierucci ? questionna cette fois une voix d'homme.

– Oui, et vous êtes... ?

– Docteur Magnan. Vous avez déposé votre chien qui avait la patte brisée hier au soir.

– Oui, tout à fait. Je peux le récupérer ?

Armand visualisait « Clébard » avec un plâtre ou une attelle et l'image l'attendrissait et l'amusait en même temps. Sacré animal, il lui aurait tout fait. Angelo ne manquerait pas de faire des milliers de photos du blessé... Le toubib le rappela dans la réalité.

– C'est-à-dire que l'affaire est un peu plus compliquée et il serait bon que vous preniez le temps de venir voir la radio.

La voix du médecin était anormalement sérieuse et quelque chose dans le timbre était alarmant.

– Bien, j'arrive.

Le trajet ne lui demanda guère qu'une petite demi-heure et il se présenta un peu inquiet au secrétariat. Il fut reçu immédiatement. Après lui avoir serré la main qui était tendue, le « véto » accrocha des radios au panneau lumineux.

– Voilà la patte avant droite et voilà le problème.

Du doigt, il montra une masse blanchâtre qui avait entouré l'os au niveau de l'articulation comme un nuage sur un toit d'église.

– Ce n'est pas une fracture ordinaire, c'est grave.

Incrédule, Armand contemplait la radio sans rien comprendre.

– C'est un cancer des os. La tumeur a absorbé la structure et elle s'est métastasée vers...

– Vers ?

– Le foie, le cœur et une partie des poumons. Monsieur Pierucci, je suis désolé. Votre chien est mourant. Il tient une forme étonnante compte tenu de ce qui lui arrive mais il n'a devant lui qu'un laps de temps très compté.

La nouvelle ne parvenait pas à faire sens dans le cerveau de Pierucci. Il avait entendu les mots mais ces termes ne se concrétisaient en aucune image ; un cancer des os ? Pour un chien ? Mais non ! Cela n'existait pas ce genre de chose. Il fixa l'homme en face de lui attendant la suite, quelque chose de rationnel, mais le vétérinaire ne bougeait pas, il avait l'habitude.

Alors Pierucci resta là, incrédule, écoutant la bête qui avait reconnu sa voix gémir dans la cage derrière le bureau. Il allait le retrouver avec une attelle, le ramener à la maison... Le guérir, celui-là n'y connaissait rien.

– Je suis désolé, il faut prendre une décision.

– Pardon ?

– Nous ne pouvons pas lui placer une broche, cela ne servirait à rien et nous ne pouvons pas le laisser souffrir comme ça, de sa patte cassée et de son cancer.

Il faut donc que vous preniez une décision.

- Je ne comprends pas bien là ; quelle décision ?
- Je viens de vous expliquer que votre chien souffre d'une maladie incurable, vous devez...
- Je dois quoi ? Rien du tout, je dois lui faire une bonne fin de vie, c'est tout ce que je dois faire...
- Ce n'est pas raisonnable, je comprends votre réaction mais... pas à ce stade-là, franchement !
- Mais quoi, Docteur ? Est-ce à moi de dire quand il doit vivre et quand il doit mourir ? Vous avez les moyens de l'empêcher de souffrir. Il rentrera avec moi et, ensuite, ensuite...
- Ensuite ?
- Nous verrons... Je verrai, enfin...

Il récupéra le pauvre condamné qui perdait tous ses poils tant il était effrayé de cet environnement étranger et agressif, de ces odeurs et de la peur des autres animaux, le porta jusqu'à la voiture, revint prendre les médicaments qu'il avait demandés et reprit la route dans un état second. Tandis qu'il roulait, tandis que les paysages de maquis, les trouées de mer défilaient, il regardait ailleurs, au fond de lui, au fond du passé, dans l'album des souvenirs qu'on ne compulse que trop tard : le jour où il avait trouvé « Clébard » tout bébé, dormant à côté d'une poubelle, les côtes cassées d'un coup de pied reçu quand il quémandait un rogaton de pain, son enlèvement ; l'entonnoir qu'on lui avait placé autour de la tête pour qu'il ne se lèche pas... La façon qu'il avait eue de ramener Angelo et dont il s'en était occupé, son amitié avec « Nimu », ce curieux animal dont il avait hérité. Non ! Ce con de « véto » avait fait une erreur, il avait une patte cassée et voilà tout ! Et est-ce que quatre pattes, ce

n'est pas de trop ? Trois, c'était pas mal non plus, il se débrouillerait avec trois, c'était sûr ! Il se suffisait bien de deux jambes lui, non ? Il pensait à ce mot : cancer. Un cancer des os pour un chien, il ne savait même pas que cela pouvait exister.

Depuis quelques années, le nombre croissant de personnes de sa connaissance qui avaient eu à faire avec la maladie l'avait saisi. Elle frappait de plus en plus tôt ; on disait « Tchernobyl », le nuage qui stagne sur la Corse, on parlait du ministère de la Santé qui avait menti, qui avait caché la vérité et la nature qui se vengeait en empoisonnant les hommes, les plantes et les champignons infectés et mortels. Il fallait bien qu'il y ait une cause à tout cela !

Son esprit se perdait dans mille tours qui n'étaient qu'une façon pour son âme de refuser une information qu'il avait pourtant parfaitement comprise. Oui, Le chien allait le quitter, ainsi va la vie ; mais, il n'était pas prêt pour cela parce qu'on n'est jamais prêt à laisser partir ceux qu'on aime, qu'ils soient animaux ou humains. Il le porta en descendant de voiture, chez lui. Angelo n'était pas rentré. « Clébard » dormait où bon lui semblait dans la maison, souvent avec eux à l'étage auquel, bientôt, il ne parviendrait plus à monter.

– Rien n'est une fatalité mon chien ! lui asséna-t-il en rassemblant autour du compagnon allongé toutes sortes de choses. Des trucs mous et confortables, des trucs de bébé, d'enfant malade, des objets sans forme qui réconfortent...

Il lui improvisa une attelle, assez solide et dont il fut assez fier, et lui servit une gamelle pleine de pâtes à la bolognaise préparées par ses soins à midi.

– On s'en fout du régime, mon gros, non ? On va profiter de la vie, voilà le plan. Et chaque jour de plus est un jour de gagné.

L'esprit moins agité, il retourna au bureau. La descente était calme, on était en octobre, une belle journée ! Les commerçants n'avaient pas encore tous fermé leurs magasins, ils lorgnaient le touriste en papotant mollement devant des vitrines aux couleurs un peu passées par la forte lumière de l'été. Le port dormait de cette vie curieuse qu'ont les rades en hiver quand on y a peu de pêcheurs ; les volets étaient pour la plupart clos, la citadelle, brune et noire, veillait sur le goulet comme un monstrueux cafard qui se craquelle.

Morales n'était pas là ; Finelli, par contre, l'attendait. Il eut un élan de tendresse pour le petit homme qui avait perdu son ami et collègue Pieri, résidant actuellement à Bastia, pour devoir faire équipe avec quelqu'un avec qui il ne s'entendait pas. Finelli était un simple, un rongeur, un grignoteur, un petit animal sans méchanceté comme sans vice. Son monde se réduisait à son travail, sa famille, ses amis, son village, rien de plus. Il avait pour Pierucci une affection sincère, née d'une longue vie commune, d'enquêtes et de dangers partagés, de cohabitation. Il l'avait beaucoup négligé par le passé et, surtout, depuis l'arrivée de Morales avec qui il avait eu une vraie communauté de pensée. Enfin c'est ce qu'il lui avait semblé.

– Morales m'a laissé un papier pour me dire qu'on avait assassiné le curé polonais, *veru* ?

– *Iè !*

– C'est parce qu'il était Polonais ? Il n'y a jamais eu de curé assassiné en Corse mais c'est le premier prêtre polonais qu'on ait, il y a peut-être un rapport !

Il ne parlait même pas pour rire, c'était ça le pire.

– Arrête de dire des conneries, cela n'a rien à voir, émit Pierucci qui n'en savait rien mais qui ne doutait pas un seul instant que c'était vers cette conclusion que se dirigeraient leurs compatriotes. Morales avait dit qu'il détenait un secret et qu'il n'avait pas eu le temps de le partager.

– Pourquoi ? Il fréquentait le curé, Morales ?

– Faut croire.

Finelli partageait avec *u patrone* un solide anticléricalisme qui n'empêchait nullement qu'il ait une foi sincère. Il était confrère à Saint-Dominique. Les confréries de Bonifacio, comme celles de toute la Corse, étaient nées au Moyen Âge et avaient connu heures fastes et désintérêt. C'est du XIX^e siècle, cependant, que datait leur renaissance quand, suite à des circonstances économiques particulièrement hostiles dans la région, elles avaient pallié, autant que faire se peut, la misère, l'indigence de certains foyers. Une sorte de « sécurité sociale » qui se serait généré spontanément, en quelque sorte. Avec l^e siècle, ce rôle s'était restreint mais les confrères étaient toujours les derniers à accompagner les morts, par leurs chants ; c'étaient eux qui portaient les cercueils ; c'était eux encore dont les incantations et les prières transmettaient depuis des temps immémoriaux la mémoire de la terre corse. Ainsi, dans ces prières, pouvait-on toujours entendre, par exemple, des bribes de la voix de ces Giovannali d'autrefois.

La voix de l'homme qui résonne en fraternité est bonne.

– Tout de même, un curé !

– Un curé est avant tout un homme, il nous faut savoir ce qu'il savait, ce qu'il faisait en tant qu'homme.

– Et on commence par quoi ?

– Obtenir la rogatoire pour nous mettre sur le coup en priorité ; laisse, je m'en occupe, je ne veux pas de Grangier dans les jambes, je ne le supporte plus celui-là !

Finelli se mit à rire.

– Pourquoi tu te marres, j'ai dit quelque chose de drôle ?

– Il a tout de même des raisons d'être sur les nerfs l'« homme bleu », vous n'êtes pas au courant ?

– *Innò*.

Finelli, pour cela, il était le roi. Pas un des *puttachji* de Bonifacio qui ne lui échappait ! D'abord, il y avait sa femme qui faisait le « plein » à la sortie de l'école primaire en haute ville ; la collecte était toujours bonne et, qu'ils soient basés sur la vérité ou le pur désir de nuire, les ragots étaient toujours juteux. Ensuite, il y avait la belote ; si on ne parlait pas pendant la partie, on ne s'en privait pas avant et après ; enfin, quand on se parlait encore. Là, c'était tous les arrière-plans des élections et des magouilles locales qui tenaient la gazette. Pour finir, la belle-mère du lieutenant, elle avait un commerce sur le port. Une année, elle fait les paniers, l'autre les tee-shirts, les vêtements ; cette année, elle ferait des tongs, toutes sortes de tongs, avec la Corse imprimée dessus, et le « Che » ; cela marchait super bien, le « Che » ; en vert

et en noir, c'était une grosse vente. Mais, surtout, elle faisait sa commère, entre deux clients, sur le port.

Comment on tue le temps, si on ne parle pas ?

Ainsi donc, le Finelli, il n'y avait pas une histoire dans le coin qui passait sans qu'il ne fût au courant. Pas une. Alors, comme il aimait qu'on les mérite ses contes, il ne les délivrait pas comme ça et, comme il s'en faisait un délice de les raconter, Pierucci, il attendit. Cela faisait un bon bout de temps qu'il n'avait plus joué à ce jeu-là.

– Voilà : sa femme, comme presque toutes les femmes de gendarmes, elle travaille.

– Sur le Spérone ?

(Nombre de ces dames étaient embauchées pour des ménages, ou pour la cuisine, à des salaires que, seules, les stars installées sur place pouvaient payer).

– Non ! Dans la boulangerie de Mosiconaccia.

– Et alors ?

– Elle est plutôt jolie et elle est jeune. Pas plus de trente, trente-cinq ans. Alors Mosiconaccia, il a craqué, il a laissé femme et enfants et tout ce qui lui appartenait, puis il a installé sa maîtresse dans une vieille maison qu'il tenait de sa mère ; ils ont ouvert une buvette ensemble qui marche du feu de Dieu. Bon, bien sûr, cela a fait du remue-ménage, mais le fait est que...

– La femme à Grangier avec le vieux Mosiconaccia ?

– Je vous le dis !

Pierucci eut une sorte de sourire ; cela l'amusait que le « Führer », comme il l'appelait, fût cocu. De toute façon, le cocufiage du voisin, c'est comme les chutes de « Vidéo-Gag », cela fait toujours rire. Mais, il en

ressentit comme une joie primitive et obscure qui ne l'élevait pas mais dont il tirait, néanmoins, plaisir. Ainsi va la vie.

Pauvre Grangier, *curnutu* !

Il ne s'était jamais posé la question de savoir si l'ambiance qu'il avait connue du temps du binôme Finelli/Pieri lui manquait mais, là, à cet instant, il en avait comme une nostalgie, un vague à l'âme. Il régnait à cette époque-là une légèreté, une gaieté bon enfant qui s'était comme évaporée par la suite. Les affaires avaient été différentes, elles les avaient touchés de trop près, ils en étaient restés abîmés ; on ne peut pas faire semblant mais il pensait à cette période comme à une sorte de paradis perdu, de vert royaume d'enfance qui ne reviendrait plus. C'est pourquoi il écoutait Finelli avec une émotion toute particulière car il y avait, ce jour-là, des souvenirs tendres qui flottaient dans l'air et, ce, même si c'était des histoires de chambres à coucher d'un gendarme dont on parlait. Il se sentit un peu coupable, juste un peu, d'avoir délaissé celui qui était tout de même un de ses plus fidèles amis. Il prit donc temps et patience pour lui expliquer où on en était, c'est-à-dire pas bien loin. Auparavant, il avait eu le juge d'Instruction d'Ajaccio et lui avait demandé, comme un service, d'être mandaté sur l'affaire ; ce qu'il obtint sans peine. Cela ferait les pieds à Grangier.

– Je ne savais pas que Morales était « cul béni », avança Finelli ravi de tartiner un peu de bave sur son collègue qu'il n'aimait pas.

– Moi non plus, en vérité, et je suis vraiment surpris de l'effet que ça lui a fait. Tu l'aurais vu, il était dans tous ses états !

Ils restèrent dans leurs pensées un moment.

– Tout de même, *un ce micca pussibile*, un homme d'Église ! murmura le lieutenant. On a un peut-être tout de même un début de piste, il faut aller à Sartène mais il le saura seulement si c'est Saint-Damien ou Saint-François, le couvent dont il est question, Morales ?

– Bon, même s'il l'ignore, tu sais qu'il y a si peu de monde dans les deux, qu'on le trouvera vite, même si on doit faire les deux. C'est pas comme si on devait compter les grains de sable à Spérone ou les 4X4 à la fin de la saison !

Chapitre III

1796, au monastère

Au son des cloches, les portes des cellules s'ouvrirent les unes derrière les autres et de chacune jaillit une silhouette vêtue de laine noire, ceinturée de cuir, portant un chapelet pendant le long de la cuisse. Chacun des hommes marcha la tête baissée, plongé en lui-même, récitant ses prières, tandis qu'ils s'engageaient dans le couloir qui les menait directement vers la chapelle. Ils se rendaient à la messe de 6 heures qui commençait leur journée. Les convers chargés des diverses tâches matérielles en étaient dispensés ou, tout au moins, ceux sur qui reposait la responsabilité de faire le repas du matin. Fra Domenico faisait partie de ceux-là qui supervisaient la cuisine. C'était, à l'état naturel, un « taiseux », un renfermé, un violent qui se maîtrisait mais dont on sentait la tension si proche à se manifester qu'elle faisait parfois frissonner sa peau et que son visage semblait une surface liquide sur laquelle couraient les vagues de ses sentiments. L'abbé le tenait sous sa protection, lui qui connaissait mieux qu'un autre la nature torturée qui se cachait sous la robe du moine. Les temps étaient rudes. Dans toute la Corse, les partisans de la France se heurtaient à ceux qui avaient placé leur confiance en Pascal Paoli. La Convention l'avait officiellement déclaré « traître à la Patrie », alors que les Corses en avaient fait le *Babbu*. Il y avait encore dans le Nord et dans le Sud

des partisans de Gênes ; on se battait donc dans les villages, dans les familles. Le pays était affreusement divisé. Les échos des malheurs du peuple pénétraient les hauts murs du prieuré avec les paysans blessés, volés, les foyers meurtris qui venaient frapper aux portes à bout de misère.

Nombre de ceux qui avaient connu la servitude de la Péninsule et s'en étaient bien trouvés ne comprenaient rien à cette guerre fratricide qui ne les concernait pas.

Les servites de Marie, présents sur le sol corse depuis quatre siècles, rentraient de plus en plus dans les couvents continentaux, les monastères fermaient les uns derrière les autres. Une époque se finissait. Alors, ce frère sauvage, c'était aussi un être renfermé et libre qui savait se battre et les années qu'il avait passées derrière les murs protecteurs et calmes ne l'avaient pas amadoué. C'était une bonne chose qu'il se fût réfugié là. Nombre des hommes qui vivaient ici rassemblés ne connaissaient quasiment rien à la vie dans le monde. Enfants, ils avaient été destinés à la carrière ecclésiastique et envoyés en Italie où ils avaient fait des études soignées et confortables avant de revenir à l'abri de la protection des murs d'enceinte qu'ils n'avaient plus quittés. Leur origine sociale, plutôt privilégiée, et leur parcours les avaient constitués en un groupe homogène, calme, dans lequel la personnalité de fra Domenico se détachait comme une écharde sur le banc poli où ils prenaient place à l'heure du repas.

Mais ils avaient besoin de lui.

De plus, le frère était un cuisinier excellent. Il maîtrisait les convers qui l'aidaient avec une poigne de fer et savait acheter, au meilleur prix, les meilleurs produits.